

SUPPLÉMENT À NANTES PASSION, MAGAZINE DE L'INFORMATION MUNICIPALE N°142 - FÉVRIER 2004

Nantes

AU QUOTIDIEN



Ces bistrots où l'on se sent en famille

LES 11 QUARTIERS NANTAIS

Quinze pages
d'actualité **sur votre
lieu de vie**

HISTOIRES DE QUARTIERS

**Le Champ-de-Mars
et les Dervallières, histoire
d'une cité populaire**

SOMMAIRE

L'ENQUÊTE

4 → 9



Le Parisien à Talensac, La Perle, rue du Port-au-Vin, l'Exclusif, rue de la Convention... Autant de bistrot de quartier qui participent, à leur façon, à l'animation de la ville. Des endroits parfois privilégiés où se mélangent commerçants, banquiers, étudiants, ouvriers, lycéens. Des lieux de vie où l'on recherche la rencontre, la convivialité, la camaraderie. Témoignages.

LES 11 QUARTIERS

- 10 **Centre-Ville**
Zéphyr, des loisirs pour les personnes handicapées
- 12 **Bellevue / Chantenay**
Justine, cavalière prodige
- 13 **Dervallières / Zola**
Kui Bo To, l'Afrique à chœur ouvert
- 14 **Nantes Erdre**
Beaujoire Basket Club : La fusion fait la force
- 16 **Île de Nantes**
Le Bridge Club de Nantes joue l'ouverture
- 17 **Hauts-Pavés / Saint-Félix**
Les Poupies accueillent les enfants handicapés
- 18 **Malakoff/Saint Donatien**
Un coup de pouce en cas de bourdon
- 20 **Nantes Nord**
Douze femmes et des coussins
- 21 **Breil / Barberie**
Les espaces publics réaménagés
- 22 **Doulon/Bottière**
Jacques-François Piquet, écrivain né à la Pilotière
- 24 **Nantes Sud**
Les jeunes du Clos-Toreau chantent leur quartier



HISTOIRES DE QUARTIERS

**Le Champ-de-Mars
Les Dervallières, histoire
d'une cité populaire**

26 → 31

CE MOIS-CI

Tenter l'expérience du café la Perle, c'est un peu comme être secoué dans le shaker d'un maître à cocktails. Ça brasse, ça mouline, ça mélange. On en ressort tout neuf avec la voluptueuse sensation d'avoir joué dans *Un singe en hiver* et donné la réplique au couple Gabin/Belmondo. "C'est le seul bar où je serre la main à tout le monde", commente Micheline. Rue de la Convention, Manuel da Silva Cruz et sa femme Maryline, tiennent l'Exclusif, connu comme le bistrot de la communauté portugaise de Nantes. Une histoire de chaleur humaine et de bouche à oreille comme le résume Séraphin, l'un des habitués : "Je viens ici parce que c'est chaleureux. Je me sens bien. C'est une habitude. Je ne supporte pas de rester à la maison." Témoignages.

Au Breil, le projet urbain voit s'achever une nouvelle tranche de travaux. À Saint-Clément, l'Ancre offre aux jeunes une écoute et un soutien psychologique pour parler de leur mal-être, de l'échec scolaire, des conflits familiaux... Aux Hauts-Pavés/Saint-Félix, la Maison des Poupies, crèche associative, est un lieu de vie pour les enfants valides et les enfants souffrant d'un handicap. "L'objectif est d'offrir à l'enfant une alternative à l'hôpital, mais aussi d'aider les mamans à ne pas s'arrêter de travailler et d'aider celles qui ne travaillent pas à souffler un peu sans pour autant tomber dans l'assistanat", explique Michèle Meignier, la directrice. Ce ne sont que des exemples de l'actualité que vous retrouverez sur quinze pages dans ce numéro de *Nantes au quotidien*.

Enfin, dans les histoires de quartiers, nous vous invitons à découvrir, ce mois-ci, l'histoire d'une cité populaire, les Dervallières et celle du Champ-de-Mars.

Bonne lecture.

NANTES AU QUOTIDIEN



Nantes au quotidien, supplément à *Nantes Passion*

Directeur de la publication : **Jean-Marc Ayrault**

Co-directeur de la publication : **Mathieu Baradeau**

Rédacteur en chef : **Philippe Bouglé**

Responsable Nantes au Quotidien : **Isabelle Robin**

Photos : **Stéphane Ménoret, Régis Routier, Patrick Garçon**

Ont collaboré à ce numéro : **Jacques Chanéac, Armelle de Valon, Michaël Gheerbrant, Emmanuelle Morin, Laure Naimski, Pascale Wester.**



Le Parisien à Talensac.

Chez Mado, c'est ça, un concentré de gentillesse qui tient dans une grande enseigne au fond de la salle : "Bienvenue chez Madeleine" et une maxime derrière le bar : "Quand on ne travaillera plus le lendemain des jours de repos, la fatigue sera vaincue."

Ces bistrots où l'on

Le Parisien à Talensac, La Perle, rue du Port-au-Vin, l'Exclusif, rue de la Convention, Au bon accueil, route de Vertou... Autant de bistrots de quartier qui participent, à leur façon, à l'animation de la ville. Des endroits parfois privilégiés où se mélangent commerçants, banquiers, étudiants, ouvriers, lycéens. Des lieux de vie où se retrouvent, comme à la Colinière, les amoureux de la boule nantaise. Des ambiances où l'on recherche la rencontre, la convivialité, la gentillesse, la camaraderie. Témoignages.

Sa journée commence toujours par un petit café "chez Mado". Murielle y a ses habitudes. "Elle est chiante !" lance sur le ton de la plaisanterie Rachelle, la fille de Madeleine dite Mado, qui tient le café Le Parisien à Talensac depuis 1966. "Eh bien oui, je prends mon café allongé, mais pas trop, avec un peu de lait chaud, mais pas trop et mon journal du matin posé à côté de la tasse ! Et alors ?" Et alors "Madame est servie" et avec le sourire en prime ! Chez Mado, c'est ça, un concentré de gentillesse qui tient dans une grande enseigne au fond de la salle : "Bienvenue chez Madeleine" et une maxime derrière le bar : "Quand on ne travaillera plus le



La Perle, rue du Port-au-Vin.
“C’est le seul bar où je serre la main à tout le monde. La première fois que je me suis installée devant le comptoir et que j’ai commandé un demi, Laurent, le patron, ne m’a pas dévisagée de haut en bas. Alors je suis restée. Ce que j’aime ici c’est qu’il y a une ambiance de café de quartier dans un café de centre-ville.”

se sent en famille

lendemain des jours de repos, la fatigue sera vaincue.” Bien entendu, Madeleine, 65 ans, n’a jamais chômé. C’est même la première levée. Bien avant que les “forts des halles” ne pointent le bout de leur tablier au comptoir. Plus tard dans la matinée, l’endroit devient le refuge des lycéens entre deux cours et des promesses de filets de cabillauds préparés par Josette : “À Talensac, je retrouve les ambiances du marché couvert de la Rochelle où j’habitais avant de venir m’installer à Bellevue, il y a vingt ans. Après mes courses, je fais toujours une petite pause chez Madeleine. Elle me dit un petit bonjour en me servant mon café. C’est une femme très simple, très naturelle. Je ne parle jamais à per-

sonne d’autre. Je suis très solitaire.” Une tranquillité que respectent Sarah, Céline et Karine qui, à la table voisine, révisent leurs cours. “Ce qu’on aime, c’est que Madeleine nous parle, nous sourit. Elle nous encourage pour les cours.” Comme le résume Murielle : “Madeleine, c’est quelqu’un d’unique, elle a une goule, du chien, du caractère. Elle fait partie de Talensac.”

Micheline, gueule d’atmosphère. Dans l’étroite rue du Port-au-Vin, c’est là, à l’enseigne de La Perle que s’entrouvre un “rade” comme il en existe un ou deux dans une ville, qui plus est en plein centre. Tenter l’expérience de la Perle, c’est un peu comme être secoué dans le

shaker d’un maître ès cocktails. Ça brasse, ça mouline, ça mélange. On en ressort tout neuf avec la voluptueuse sensation d’avoir joué dans *Un singe en hiver* et donné la réplique au couple Gabin/Belmondo. Au bar - guère le choix tant l’endroit est étroit - Micheline se raconte. “Un jour, rue du Dragon à Paris, avec une copine, on pousse la porte d’un bar. Et qui l’on voit ! ? Gainsbourg ! Il était là, assis sur un tabouret au comptoir. Il nous lance “salut les filles, je vous offre à boire ?” On répond “pourquoi pas”. “Alors champagne !” “Ah non merci ! Nous on préfère la bière !” Côté personnalité haute en couleur, Micheline, surnommée “la Dame en Noir”, n’a rien à

L'ENQUÊTE

L'Exclusif,
rue de la Convention.

“Je viens ici parce que c’est chaleureux. Je me sens bien. C’est une habitude. Je ne supporte pas de rester à la maison.” Alors Séraphin, la quarantaine, vient taper le carton l’après-midi et jouer aux dominos le matin avec sa bande de copains du troisième âge.



→ envier au “fumeur de Gitanes”. Pilier du comptoir de Laurent, elle débarque tous les jours sur les coups de midi. “C’est le seul bar où je serre la main à tout le monde. La première fois que je me suis installée devant le comptoir et que j’ai commandé un demi, Laurent ne m’a pas dévisagée de haut en bas. Alors je suis restée. Ce que j’aime ici c’est qu’il y a une ambiance de café de quartier dans un café de centre-ville. Tiens, ça c’est mon petit cordonnier favori qui arrive !” Le point d’exclamation final se perd dans les embrassades. Le cordonnier, grosses bacchantes et journal *L’Équipe* sous le bras, serre la main de Laurent qui distille avec une gentillesse non feinte la recette de son alambic : “Ici, tout le monde se mélange. Il n’y a plus de différence. Il y a les banquiers, les commerçants, les ouvriers du port autonome, les étudiants, les lycéens qui s’installent avec leur sandwich/frites acheté à côté, les artistes (une expo sur l’unique mur, l’autre étant occupé par le comptoir), les

journalistes, les gens qui sortent du cinéma ou qui vont faire des courses.” Et puis bien sûr, il y a aussi les trucs en plus pour les habitués comme le “forum d’expression libre” créé entre les deux tours des dernières élections présidentielles, tous les mardis soirs à l’étage, un endroit qui a jadis accueilli en catimini des concerts des Wampas et de la Mano Negra, ou encore l’élection du client du mois avec devinette à l’avenant : “Il a de la cuisse, mais ne bat pas de l’aile même si son anagramme est poulette.” Clouées dans le bois du comptoir, les plaques des clients fidèles comme Bertrand ou Stéphane Delouis. “On fait aussi le loto foot explique Laurent. 70 % des gains vont au gagnant et 30 % à la cagnotte qui sert à se payer un bon gueuleton. Les femmes sont invitées, mais la plupart des clients ici sont célibataires.” Et galants ! Tous les 24 décembre, les habitués de la Perle apportent à Micheline un bouquet de fleurs dans le magasin de chaussures de luxe qu’elle dirige rue Crébillon à

quelques pas de la Perle. Parce que Micheline est plus qu’une habituée, c’est une vraie gueule d’atmosphère !

Porto et dominos. L’atmosphère, c’est donc cette subtile et fragile alchimie qui se libère comme un précipité entre un patron(ne) et ses clients, entre un comptoir et sa salle. L’atmosphère, c’est un décor fait de mille et un visages avec cette chose sonore indéfinissable qui s’appelle le brouhaha ! À l’Exclusif, rue de la Convention, à deux pas de la station de tramway Croix-Bonneau, il s’articule en portugais au rythme du cliquetis des dominos sur les tapis de jeu accentué par le fado lancinant des gloires populaires de Porto. Pas chauvin, mais de Porto plutôt que de Lisbonne, le patron. Très précisément de Villanovafamalição. Le bistrot, c’est de famille. Son père en tenait un à Chantenay après avoir immigré en France. Son fils, Manuel da Silva Cruz et sa femme Maryline, ont racheté l’Exclusif, déjà connu depuis la fin des années 70 comme



Au bon accueil, route de Vertou.

“Ici, c’est un vieux PMU de quartier, ce n’est pas l’usine. Je ne voulais pas d’une grosse bestiole avec écran géant. Une télé suffit. J’ai cinq cents clients dans un rayon de deux kilomètres et je les connais tous par leur prénom. La communication, c’est mon truc !”

le bistrot de la communauté portugaise de Nantes. Une histoire de chaleur humaine et de bouche à oreille comme le résume Séraphin, l’un des habitués en battant un jeu de quarante cartes comme l’exige la belote portugaise : “Je viens ici parce que c’est chaleureux. Je me sens bien. C’est une habitude. Je ne supporte pas de rester à la maison.” Alors Séraphin, la quarantaine, vient taper le carton l’après-midi et jouer aux dominos le matin avec sa bande de copains du troisième âge : Armando qui habite la Halvègue, José qui vient en voisin et Joachim qui fait le trajet depuis la Contrie, “tous les jours pour voir les copains en fin d’après-midi et parler un peu”. “Entre nous, on fait une espèce de salade de langues. Un peu de français et un peu de portugais ! Je dirais qu’ici, il y a bien une centaine de portugais qui passent. À Nantes, il doit y avoir trois ou quatre cafés portugais. Mais c’est chez Manuel qu’on trouve le gros de la tête. On a aussi deux équipes de foot seniors et après chaque match, ils viennent boire un

coup ici,” raconte José. La Sagrès et la super Bock, deux bières du pays, coulent alors à flot pendant que se déguste le porto (nombreuses marques) à petites lampées. Ce que préfère Paula, 29 ans, c’est le petit noir au comptoir pour discuter avec Manuel. “On est du même village” précise la jeune femme qui s’avoue “très portugaise !”. “Je suis très attachée à mes origines. Je ne fréquente pas les cafés du centre-ville.”

La locomotive PMU. Sur la façade, l’enseigne rouge et néon bleu de l’Exclusif nous fait de l’œil alors que route de Vertou, Au bon accueil, c’est un immense bonhomme de neige gonflable qui nous accueille. Impossible dans ces conditions de manquer le café que François Cuny a racheté, il y a trois ans. Un vrai as du marketing, François. “Il faut bien” explique l’intéressé. “De nos jours, si on fait juste “café pur”, c’est dur. Il faut une locomotive en plus, comme le tabac, le PMU, la boule ou la restauration.” Au bon accueil

est un café-PMU-boule nantaise. “Ici, c’est un vieux PMU de quartier, ce n’est pas l’usine. Je ne voulais pas d’une grosse bestiole avec écran géant. Une télé suffit. J’ai cinq cents clients dans un rayon de deux kilomètres et je les connais tous par leur prénom. La communication, c’est mon truc !” Un bon cheval, ce François ! Il possède tous les ingrédients du parfait PMU : la télé toujours allumée, le *Paris Turf* en libre lecture, le tableau d’affichage des courses de la journée, en moyenne une quinzaine, et celui de la veille, le prix du café-PMU Au bon accueil, le seul PMU de Nantes à avoir sa propre course, le pronostic du patron, le présentoir à tickets. “Bientôt, ils vont disparaître au profit d’une machine à dicter” précise François en saluant un habitué qui en profite pour se livrer à bride abattue : “Ici, on est une bande de copains. On joue ensemble et l’on partage les gains. J’ai un vilain défaut, comme j’habite à cent mètres, je viens jouer tous les jours, mais je ne dis pas tout à ma

L'ENQUÊTE



La Colinière, boulevard de Doulon.

“J’espère que le café restera un lieu de rencontre. C’est important que les membres de l’amicale laïque puissent s’y retrouver. Ici, c’est un café où l’on se sent en famille.”

→ femme !” s’exclame Claude avant de lancer un sonore “Eh salut Loïc qu’est ce que tu bois ?” “Un coup de rouge !” Loïc il est foot, cheval et chasse. Moi ce que j’aime en dehors des courses, c’est la danse en couple. Et la boule alors ? “Ah non, pas la boule.”

La boule nantaise, affaire de famille. Pour ce sport, qui fait aujourd’hui partie du patrimoine nantais et qui donne leur âme à certains cafés de la ville, direction La Colinière, 144, boulevard de Doulon. Le lieu est un ancien arrêt de diligence devenu café d’octroi puis café-boule nantaise au début du XX^e siècle. C’est là qu’officie la famille Charrier. Derrière le comptoir, rien que des femmes : Marie-Lyse, la mère, Julia, la fille et Océane, la petite-fille. Pourtant, la boule nantaise a longtemps été un sport réservé aux hommes (ouvert aux femmes uniquement depuis trois ans). “Un jour, j’ai battu un homme 9 à 0. Il ne voulait plus que je le serve et il m’a fait la gueu-

le pendant deux mois !” se souvient Julia avec humour. Au comptoir, Jean-Pierre Durant, cuisinier de son état, président de l’amicale laïque Jean-Macé et vice-président de la fédération de la boule nantaise, s’amuse de l’anecdote. Il veille sur une fédération qui compte un millier d’adhérents et qui organise six concours par an dont un fameux concours de volaille avec dinde et canard à gagner, tous les ans au mois de novembre. Mais ici, comme dans les autres cafés-boule de la ville, les femmes ne sont toujours pas légion. Pour le vérifier, il suffit de pousser la porte de la salle du jeu attenante au café. Là, une poignée de copains version amitié virile, dans un décor rustique avec feu de cheminée qui crépite pour réchauffer l’atmosphère. Accoudé à la balustrade qui délimite la piste, Christophe Letutour, l’un des meilleurs joueurs de la ville, observe le jeu d’un œil connaisseur : “Les bases, c’est comme à la pétanque, après, c’est une affaire de dosage.” Sur la piste, Alain, Marco,

Michel viennent presque tous les après-midi. Les anciens aussi. “Quand l’un d’entre eux ne vient pas, on se dit qu’il est malade. On se connaît tous. On est une bande de copains,” raconte Joseph, 88 ans, qui a tenu un bistrot rue des Olivettes pendant trente ans. “Ma femme me descend là en voiture à 16 heures tous les jours et un copain me ramène chez moi vers 19 h.” Joseph aime jouer avec Eugène, 79 ans, un autre habitué qui vient depuis cinquante ans : “Ce qui me plaît ici, c’est la camaraderie, la patronne, les petits. Mais, aujourd’hui, j’ai pas de veine, je suis tombé avec deux croûtes !” plaisante l’ancêtre. “L’équipe qui perd une partie met 30 centimes dans une cagnotte. Ça paye le buffet campagnard”, précise Michel qui s’inquiète un peu pour l’avenir du lieu. Tenu depuis cinq ans par la famille Charrier, le café-boule appartient à la mairie qui va le transformer en juin 2004. “Il va y avoir une séparation entre le café et le jeu de boule, à cause de la loi Évin sur la consommation

Bistrot Saint-Félix, place Saint-Félix.

“À l’heure de la mondialisation, la notion de bistrot de quartier nous tient à cœur. Nous serons chaleureux dans le plat et dans l’accueil ! Ce bistrot, c’est le bistrot de tout le monde.”



d’alcool, explique Marie-Lyse. J’espère que le café restera un lieu de rencontre. C’est important que les membres de l’amicale laïque puissent s’y retrouver. Ici, c’est un café où l’on se sent en famille.”

Association cherche café. Marie-Lyse pointe du doigt l’un des problèmes rencontré par certaines associations nantaises à la recherche d’un café pour se réunir. C’est le cas de l’association des Amis de la place du Petit-Bois, sans café fixe depuis quelques mois. “Dans le quartier, explique Annick Heaulme, secrétaire de l’association, il n’y a pas de salle municipale. Dans l’association, nous devons être quatre à pouvoir accueillir une vingtaine de personnes dans notre salon. Le problème, c’est que tout le monde travaille et que nous faisons nos réunions le soir entre 20 h et 22 h. Rares sont les cafetiers à rester ouverts jusqu’à cette heure.” Pendant longtemps, l’association s’est réunie chez Thérèse, au bistrot Les Colombines, rue Appert. “C’était une dame très sympa.

De temps en temps, elle nous cuisinait une choucroute de poisson. Elle recevait notre courrier, elle donnait notre numéro de téléphone, elle vendait notre petit journal de quartier, elle distribuait des bulletins d’inscription pour le bric à brac, elle faisait même notre secrétariat. Elle nous rendait bien des services. Il y avait une vraie complicité entre nous. Et puis, elle a pris sa retraite et nous avons dû changer de lieu. On aurait pu aller dans une salle municipale du côté de Zola. Mais, on souhaite rester dans le quartier et le café, c’est quand même plus sympa. Mais, vu les difficultés pour trouver un nouveau café pour nous accueillir, il est possible qu’on se tourne vers une salle associative.”

Le Bistrot Saint-Félix renaît. Domage que l’association d’Annick Heaulme ne soit pas implantée du côté de la place Saint-Félix. Car là, deux femmes sont bien décidées à redonner vie à l’ancestral café de la place et pourquoi pas à accueillir des réunions d’associations. Pour l’heure,

Nathalia Salmon-Ortiz (vice-présidente de l’association de quartier Saint-Félix) et Nadia Sevesque, 38 ans toutes les deux, sont les mains dans la peinture en compagnie de quelques copains et copines venus les aider pour finir les travaux. Plus que quelques jours avant l’ouverture de leur établissement qu’elles ont racheté. “Ça fait dix ans que j’habite dans le quartier et Nathalia cinq ans. Nous nous sommes rencontrées à la sortie de l’école en allant chercher nos enfants, raconte Nathalia, la commerciale de l’affaire. Notre idée, c’est de faire vivre cette place.” Au Bistrot Saint-Félix, les gens du quartier comme les étudiants de la toute nouvelle annexe de l’École des Beaux-Arts pourront se régaler le midi de terrines maison, gratins et tartines cuisinés par Nadia. “À l’heure de la mondialisation, précise Nathalia, la notion de bistrot de quartier nous tient à cœur. Nous serons chaleureux dans le plat et dans l’accueil ! Ce bistrot, c’est le bistrot de tout le monde.”

LAURE NAIMSKI



Zéphyr, des loisirs pour les personnes handicapées

Hélène Fillaudeau et Karine Péan sont parties d'un constat : "Les personnes adultes qui souffrent d'un handicap mental, physique ou social ont, comme tout le monde, besoin de loisirs, d'activités culturelles, artistiques et elles l'expriment." Les deux jeunes femmes, spécialistes de l'animation, ont donc décidé de créer, il y a un an, l'association Zéphyr grâce au soutien de l'association Plan Jeunes, couveuse d'activités qui aide les porteurs de projets à se lancer. Première étape, l'ouverture d'un local rue de Gigant avec jeux de société, fauteuils aux couleurs acidulées, canapé profond, table basse, bar et coin lecture. "Je viens de Rezé tous les mardis et les mercredis. Je me sens bien ici", témoigne Laurent. "Je retrouve des copains." Zéphyr est également ouverte aux personnes valides et les activités, seconde étape du

projet, sont aussi un moyen pour les personnes handicapées d'aller à leur rencontre. "Zéphyr permet de lutter contre l'isolement et la solitude", précise Hélène. Avec Karine, elle encadre de nombreuses activités qui vont de la soirée dansante à la sortie aux champignons en passant par la balade en bord de mer. Karine s'occupe davantage des ateliers de création, dessin, peinture, collage... Pour l'avenir, les deux jeunes femmes aimeraient obtenir un local plus grand et offrir aussi des activités le week-end pour les nombreux adhérents célibataires qui souffrent davantage de la solitude à ce moment de la semaine.

**Association Zéphyr, 1, rue de Gigant, 44100 Nantes. Tél. 02 40 69 65 39.
E-mail : asso.zephyr@voila.fr.
Adhésion annuelle de 20 € + participation selon les activités.**

Comédie musicale

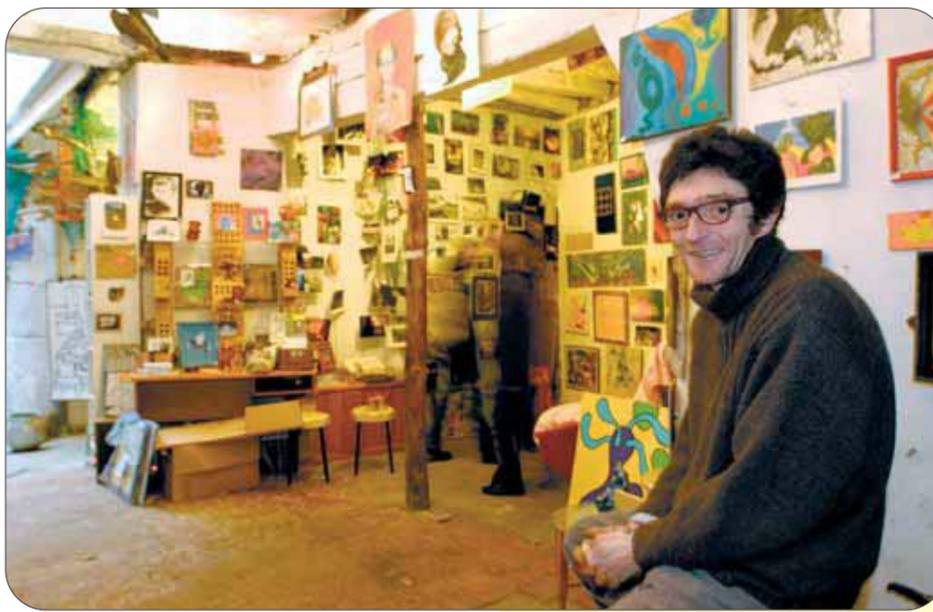
Depuis cinq ans, l'école Léon-Blum chante en chœur. Chaque samedi, c'est toute l'école qui répète sept ou huit chansons pour un grand concert dans le cadre de la Fête de la musique, sous l'égide d'enseignants de l'établissement. Il y a deux ans, ce travail a pris une nouvelle dimension : deux classes ont écrit et interprété une comédie musicale avec l'aide de James Wood, musicien professionnel (ancien membre du groupe de rock pour enfants Bouskidou) et parent d'élève. Devant le succès remporté, une souscription a été lancée et un CD enregistré l'année dernière. Cette année, dans le cadre d'un projet artistique et culturel (PAC) subventionné par l'Éducation



nationale et la Ville de Nantes, l'aventure recommence, avec cette fois les sept classes de l'école. Les grands écrivent les textes, les petits font des dessins, les enseignants trient, orientent... "Nous nous contentons de travailler la matière qui vient des enfants", explique Marie-Christine Bataille, enseignante et chef de chœur. Quand les textes seront au point, James Wood composera les musiques. Il ne restera plus qu'à... répéter le spectacle qui sera donné le 19 juin par les cent soixante-dix élèves.

L'épicier de l'art pas cher

N'hésitez pas à descendre les marches du vieil escalier, c'est en bas que ça se passe. "L'idée, c'est de démocratiser l'art. Et de recréer l'ambiance des cabinets de curiosités d'autrefois. Des œuvres d'art en rang serré, de haut en bas." Peintures de tous formats, sculptures, photos, objets divers, il y en a partout chez l'épicier d'art. Alias Claude Savinel, artiste iconoclaste, décidé à rendre l'œuvre d'art accessible à tout un chacun. Ici, artistes confirmés ou du dimanche déposent leurs œuvres pour un mois. Le prix est fixé en commun, ça varie entre 0,50 et moins de 100 € (dont 60% reviennent à l'auteur). Tout cela est accroché sur les murs d'un sous-sol, ancien squatt plutôt mal famé jusqu'alors, que Claude a nettoyé, repeint, remis en état, à la grande satisfaction des copropriétaires. Et depuis, le lieu ne désemplit pas. "Il y a toutes sortes de gens, des jeunes, des artistes, des curieux et même des mamies qui viennent prendre le thé..." et le décor change tous les jours. "Je veux que ce soit convivial, que n'importe qui puisse montrer ce qu'il fait. C'est un lieu de passage et aussi d'inspiration pour les artistes. L'énergie circule, j'ai l'impression



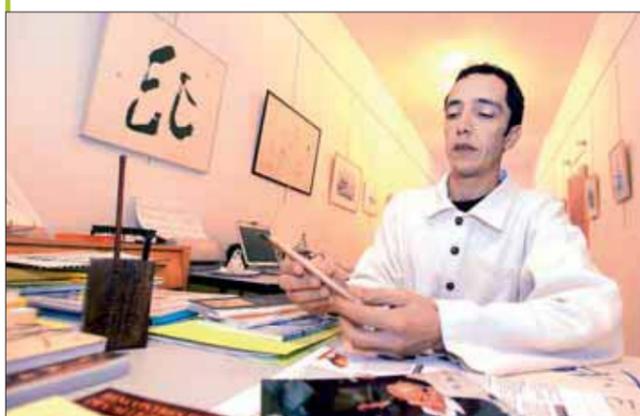
que ça fonctionne !" Entre caverne d'Ali-Baba et lieu de rencontre artistique, l'épicier d'art semble avoir trouvé son public...

Épicier d'art, 3, rue Affre, du mardi au samedi, de 14 h à 22 h.

Claude Savinel, épiciere d'art, cherche à recréer l'ambiance des cabinets de curiosités d'autrefois.

Tour art zeg enseigne la calligraphie

Calligraphie : "Art de bien former les caractères d'écriture", dit le dictionnaire. Pour Jamel Benouarzeg, c'est bien plus que ça : "C'est l'art de l'émotion. La calligraphie met en jeu la position du corps, la respiration. C'est d'abord une démarche spirituelle, une philosophie". Et une technique qui requiert des années de pratique pour être maîtrisée. Passionné, il fonde Tour art zeg, association qui œuvre pour la découverte de la calligraphie. La



structure a désormais un local en plein centre-ville, pour exposer les œuvres d'artistes et accueillir des stagiaires venus s'initier ou se perfectionner. Chaque mois, un artiste reconnu encadre ces formations qui alternent les styles : calligraphies arabe, perse, chinoise, tibétaine... Jamel aimerait aller plus loin et créer à Nantes une structure unique en France, une véritable école de calligraphie qui intégrerait une bibliothèque spécialisée, un musée... Pourquoi pas, puisque, comme il l'affirme : "Tout part d'un rêve..."

Contact : 7, rue Saint-Pierre (près de la cathédrale). Tél. 02 51 81 08 93 ou 06 62 12 09 17. Exposition de calligraphies sur le thème de la paix jusqu'au 29 février, le mercredi, vendredi et samedi de 15 h à 18 h.

Justine, cavalière prodige

À 14 ans et demi, Justine Damiens mesure 1,79 mètre. Son grand gaillard de père a fait du rugby, sa mère pratiqué la danse, alors que son frère aîné joue en équipe de France "jeunes" de handball. Autant dire que dans cette famille du quartier Sainte-Anne, le sport occupe une place privilégiée. Petite fille, Justine s'essaya au judo, au tennis, au basket et même au... foot avant de découvrir le poney à l'occasion de vacances chez ses grands-parents. "C'était avant tout des promenades, un amusement." Mais Justine s'inscrit vite dans un club. À neuf ans, elle dispute ses premiers concours par équipes. Le jeu devient passion. Depuis septembre 2002, la jeune fille s'entraîne au Centre équestre régional du Val de Loire (Cerval) sous les ordres de François Breuil. Elle se lie d'amitié avec "Joé de Thouaré", un jeune poney qu'elle prépare en vue du concours complet (dressage, cross, saut d'obstacles). "Justine est travailleuse, assidue. Elle a l'équilibre, la souplesse et une approche déterminée de la compétition", analyse son moniteur. Après s'être classée troisième du championnat régional, Justine remporte le championnat de France 2003 de sa catégorie avec une rare maîtrise. En 2004, elle effectue une ultime saison avec son nouveau poney, Lakmé de la Janière :



"Je viens au centre tous les jours sauf le dimanche et le lundi et je monte trois fois par semaine." Dans un an, elle franchira le pas : "En principe, nous devrions acquérir un cheval", souffle-t-elle sous le regard complice de son papa.

En 2003, Justine Damiens a remporté le championnat de France de poney dans sa catégorie.



Nantes au quotidien

Les ateliers musicaux du Conservatoire

Yves Jensens est un enseignant du Conservatoire qui porte le drôle de nom de "dumiste". C'est-à-dire que ce jovial contrebassiste de formation est titulaire du "diplôme universitaire de musicien intervenant". Et où intervient-il ? Eh bien dans les écoles. Plus particulièrement, à l'école Alain-Fournier où il anime, avec Laurent Crinière, percussionniste et Samuel Mirales, guitariste et "dumiste" comme lui, des ateliers musicaux les mardis et vendredis soirs. Gratuits, ils s'adressent en priorité aux enfants de ce quartier classé en ZEP (zone d'éducation prioritaire). Depuis la rentrée 2002, l'école est en effet dotée d'un pôle musical avec salles de musique rénovées et équipées de xylophones, caisses claires, tambourins, pupitres, percussions diverses et variées. Yves Jensens explique aux enfants qui frappent avec application sur leur djembé (instrument de percussion africaine) qu'il faut s'écouter et se regarder pour jouer ensemble. "Je ne fais pas de solfège, je privilégie le rythme et la pratique d'ensemble."

Contact : école élémentaire Alain-Fournier, 87, rue du Bois-Hardy, 44100 Nantes. Tél. 02 40 46 28 53.

→ DERVALLIÈRES ZOLA

Relations parents-ados

“Dire avec nos propres mots qu’on est capable de réaliser des choses même en élevant seules nos enfants. Moi, ça m’a valorisé en tant que parent. Je ne culpabilise plus si mon fils a du mal à l’école.” Ghislaine, Sylvie, Corinne et Monique avaient envie d’exprimer leur vécu de parents d’adolescents. Après dix-huit mois d’efforts, de recherches d’informations, de rédaction et beaucoup de discussions, leur projet a pris la forme d’une plaquette. Au sommaire : paroles de jeunes, être parents d’adolescents, le collège, quelles relations après la séparation ?, la télé : amie ou ennemie ?, l’argent de poche, la violence.



“On ne pensait pas qu’on ferait tout ça !...” Trouver des thèmes, réunir des documents, rencontrer des gens du Planning familial ou de la Maison de la justice et du droit puis mettre en forme, aller chez l’imprimeur, taper les textes sur ordinateur, créer une maquette... Aujourd’hui, les six cents exemplaires de la plaquette vont être diffusés, présentés au collège, à la maison de quartier... et servir de support à des discussions.



Kui Bo To, l’Afrique à cœur ouvert

Professeur de musique et percussionniste, François Fampou avait créé, il y a quatre ans, une chorale dans son quartier des Dervallières : “Nous n’étions qu’une douzaine. On plafonnait un peu.” Pour dynamiser l’activité, les choristes décident de s’ouvrir vers l’extérieur autour d’un projet baptisé Kui Bo To (littéralement : chant avec tambours). Cette alliance des voix et des percussions motive très vite près de cinquante personnes, issues d’autres quartiers (Zola, Sainte-Anne) ou de communes limitrophes. L’activité s’inscrit dans le cadre de l’amicale laïque des Dervallières et trouve tout naturellement à s’exprimer au sein de la maison de quartier. “Notre souci est de contribuer à dynamiser la vie des Dervallières, de montrer ce qui peut être fait par des habitants et d’amener de nouvelles personnes à nous”, résume François Fampou. Bâti autour de la rencontre entre des chants

africains et des percussionnistes, le projet a trouvé sa concrétisation lors de *Tissé Mëtisse 2002* où la chorale s’est produite pour la première fois. Une expérience que chacun a voulu prolonger et pérenniser, notamment dans le quartier d’origine de la chorale. “L’an passé, nous avons présenté notre concert en avril à la maison de quartier puis lors de la Fête de la musique, et nous comptons bien récidiver en 2004, car notre vocation est de proposer aux habitants des Dervallières un spectacle de qualité, créé dans leur quartier, sachant que notre porte leur est grande ouverte”, conclut François Fampou. Répétitions générales un samedi par mois (14 h-17 h 30) et par pupitres les lundis de 20 h à 22 h 15.

**Renseignements-inscriptions :
amicale laïque des Dervallières,
pôle associatif La Palmeraie,
19, rue Auguste-Renoir, 44100 Nantes.**



Beaujoire Basket Club : La fusion fait la force

Il n'est jamais facile de mettre un terme à la vie d'une association d'un simple trait de plume, surtout quand elle s'exerce depuis trente ans - Saint-Joseph-de-Porterie Basket Club - ou... soixante-quinze (amicale Saint-Georges-des-Batignolles). C'est pourtant ce qu'ont décidé de faire ces deux clubs des quartiers Est de Nantes en fusionnant en septembre dernier, sous le nouveau vocable Beaujoire Basket Club. "Beaucoup parmi nous se connaissent de longue date, avaient disputé des matchs face à face et partagé quelques belles troisièmes mi-temps", explique Jacques Philippe, président d'une nouvelle structure où les postes de responsabilité sont équitablement répartis entre les deux clubs d'origine. Stéphane Bourgoïn, l'un des vice-présidents, précise les raisons de ce rapprochement : "Saint-Joseph est un quartier en plein développement. Nous avons du mal à gérer des effectifs pléthoriques. Saint-

Georges a un passé glorieux, des structures et une expérience supérieures. Nous sommes complémentaires et nous avons donc uni nos forces pour améliorer et dynamiser la qualité de notre offre." Les licenciés des deux clubs ont adhéré au nouveau concept puisqu'ils sont plus de deux cent cinquante (vingt-cinq équipes dont dix-huit de jeunes) à se presser dans les différents gymnases où évolue le BBC : "Nous sommes portés par une vague d'enthousiasme, soulignent les dirigeants qui ont fait appel à l'ancien pro de l'Hermine, Eric Dezéus, pour s'occuper de l'équipe première. Nous devons profiter de cette dynamique pour nous ouvrir encore plus, notamment en direction des habitants de nos quartiers."

Contact : Nathalie Bourgoïn.
Tél : 02 40 30 10 52.
Permanence : 55, boulevard de La Beaujoire,
le lundi de 18 h 30 à 20 h . Tél. 02 40 30 15 41.

Ces archers qui visent au cœur !

Alain Le Merdy est un archer amateur qui vise juste. Voilà deux ans avec l'Élan, association de sport adapté, et en partenariat avec l'amicale laïque des Marsauderies, il a créé une section de tir à l'arc pour les personnes handicapées mentales. Depuis, le cours ne désemplit pas ! Chaque lundi soir, ils sont une douzaine à décocher des flèches dans une salle prêtée par l'amicale laïque de Port-Boyer. "Le tir à l'arc a un effet bénéfique tant sur le plan physique que psychique. C'est pour ces personnes l'occasion d'effectuer un travail sur soi qui montre au fil du temps qu'elles sont capables de maîtriser leur



corps et leurs gestes." Ce n'est sûrement pas Jacques, 45 ans, qui contredira Alain. Médaillé de bronze en division 3 à l'occasion du dernier championnat de France, c'est l'un des fidèles du lundi. Alain et Marie-Pierre Deniaud, autre responsable de l'activité, sont de ces archers qui visent au cœur. Ils s'accordent pour dire : "Il est temps de faire taire les peurs ancestrales créées autour des personnes handicapées mentales."
Contact : Tél. 02 40 49 80 16.

Les écoliers dansent avec Claude Brumachon

Tirer sur une ficelle imaginaire pour faire bouger le bras, le genou, la tête de son voisin... Deux par deux, les enfants ébauchent des pantomimes. S'allongent sur le dos et "remontent la manivelle" pour se relever doucement. Comme tous les jeudis matins, Camilla, Damien, David et toute la classe de CE2 de l'école Maisonneuve se rendent au Centre chorégraphique national de Nantes, pour une heure trente de danse avec Claude Brumachon. Aurore Michaud, leur institutrice, raconte : "j'ai fait un stage sur les arts de la scène avec l'Éducation nationale et j'ai vu ce que faisait Claude Brumachon avec l'école Jean-Moulin de Malakoff. Je l'ai contacté pour lui proposer ce travail. Ça se fait dans le cadre des Ateliers de pratiques artistiques et culturelles (APAC), sous couvert du ministère de la Culture et du ministère de l'Éducation." Quinze séances jusqu'à début avril pour mieux appréhender son corps, investir l'espace, acquérir des gestes précis, le tout sous la houlette bienveillante et expérimentée du chorégraphe, qui travaille depuis vingt-trois ans avec des enfants. "À force, j'ai acquis une sorte de méthode, une manière d'amener les enfants dans le mouvement." Et ça se voit. De retour en classe, les enfants note-



ront leurs impressions sur un cahier tout exprès. "Car ce projet nous permet de travailler sur d'autres notions, le rythme, la confiance en soi, le travail en commun..."

Deux par deux, les enfants ébauchent des pantomimes sous la houlette du chorégraphe.



Réhabilitation de la salle Bonnaire

Rénovation de la salle festive, aménagement d'un espace bar, d'un office cuisine, de vestiaires, mise aux normes... la salle Georges-Bonnaire va être entièrement réhabilitée pour accueillir dans des conditions optimales les activités physiques qui s'y déroulent, les réunions associatives mais aussi les spectacles amateurs et les fêtes familiales. Le programme prévoit également l'amélioration de l'isolation phonique, la mise à disposition d'une scène mobile, la mise en place d'un accès automatisé pour les utilisateurs et l'amélioration de l'accès et du stationnement. Dans sa nouvelle configuration, la salle festive pourra accueillir cent cinquante personnes environ. L'équipement devrait être réalisé pour l'automne 2005.

Le Bridge Club de Nantes joue l'ouverture



Mardi 15 heures. Ils sont bien une soixantaine à discuter en attendant le début des parties, sous le regard amical et attentif de la présidente, Madeleine Guicheux : "C'est comme ça tous les après-midi. Ce sont surtout des retraités ou des femmes qui ne travaillent pas,

mais le soir, on a des joueurs de tous âges et origines sociales." Les installations spacieuses et confortables du boulevard Victor-Hugo peuvent accueillir deux cent quarante bridgeurs autour des soixante tables : "Parmi nos quatre cents membres, nous avons des joueurs de tous niveaux, du grand maître, Michel Lebel, champion

du monde, aux débutants. Tous ceux qui veulent découvrir le bridge sont les bienvenus." Des professeurs diplômés prodiguent en effet des cours accessibles à tous. "Les dix premières leçons sont offertes par le club. Nous ne voulons pas pénaliser financièrement une personne qui n'accrocherait pas au bridge." Autre illustration de la volonté d'ouverture du BCN : le partenariat conclu avec le collège Aristide-Briand qui permet aux élèves de sixième de s'initier au jeu, à raison d'une séance hebdomadaire dispensée par les moniteurs du club. Très éloignée du "bridge de salon", la philosophie du Bridge Club de Nantes est avant tout empreinte de convivialité. "Autour de leur passion, nos membres apprennent à se connaître. Beaucoup se fréquentent en dehors du club." Ouvert tous les après-midi et les lundi, mardi et mercredi soir, le BCN allie avec bonheur la pratique compétitive à travers ses tournois quotidiens et la dimension "loisir", fondamentale pour l'équipe de bénévoles animée par Madeleine Guicheux.

Contact : Bridge Club de Nantes, 14, boulevard Victor-Hugo. Tél : 02 51 82 23 08.

Les samedis culinaires

Il y a là Isabelle, Bernadette, Martine, Florence, Chantal, Muriel. Qui épluche et coupe les fruits pour la salade, qui étale la pâte brisée pour la quiche, qui surveille la cuisson des lardons. Et ça sent bon. Isabelle Gervais est là qui supervise, de son autorité de directrice adjointe du centre socioculturel des Ponts. "L'idée de ces samedis culinaires est sortie... d'une boîte à idée, explique-t-elle. En début d'année, nous nous demandions quelles nouvelles activités créer. Plusieurs personnes ont proposé un atelier cuisine. Autour de la préparation d'un repas, on apprend des gestes, on se transmet des savoirs, entre celles qui ne savent pas faire cuire un œuf et les cuisinières confirmées. La convivialité est immédiate. Il y a parmi nous des personnes handicapées, inscrites en centre d'apprentissage thérapeutique. Ici, elles valorisent leurs savoir-faire, échangent avec les autres sur un pied d'égalité. C'est une vraie richesse." Ces rendez-vous culinaires se tiennent un samedi par mois. L'objectif est de préparer à manger pour une quarantaine de personnes.

Centre socioculturel des Ponts, 14, rue Michel-Rocher. Tél. 02 40 48 61 01 - Fax : 02 51 72 99 96. e-mail : les-ponts@wanadoo.fr.



→ HAUTS-PAVÉS SAINT-FÉLIX

Un groupe médical à Monselet

Exit la clinique Notre-Dame-de-Grâces qui a rejoint la polyclinique de l'Atlantique, voici le groupe médical Monselet. Quatorze spécialités médicales groupées sur le même lieu pour une approche pluridisciplinaire. "Ça n'est pas une clinique mais un groupement de



cabinets libéraux." Angiologue, chirurgien dentiste, nutritionniste, psychiatre, rhumatologue, sage-femme... ils sont une quarantaine de praticiens sur deux étages. Au sous-sol, une piscine de rééducation pour le centre de kinésithérapie. Plus haut, une cuisine pour le secteur diététique, tout est flambant neuf. "On travaille en complémentarité. On ne se connaissait pas du tout au départ. Il a fallu une dizaine de mois pour trouver une dynamique et que les gens trouvent leurs repères." L'autre avantage, c'est la proximité. "À l'heure où tout est décentralisé, on maintient une activité médicale dans le quartier."

Contact : 25, rue Octave-Feuillet, Nantes. Fax : 02 51 72 78 84.



Les Poupies accueillent les enfants handicapés

Cet hiver, la Maison des Poupies n'a pas échappé à l'épidémie de bronchiolite. Les tout-petits pleuraient beaucoup sous l'œil tendre de la directrice, Michèle Meignier. Une femme que ni la maladie ni le handicap n'effraient. Avec son mari, médecin spécialiste de la prise en charge de la douleur chez l'enfant, cette ancienne puéricultrice a acheté cette maison en centre-ville, il y a dix ans, pour en faire une crèche associative qui accueille des enfants valides comme des enfants souffrant d'un handicap. Sur les cinquante-cinq enfants, petits pensionnaires, ils sont une douzaine à présenter des difficultés motrices ou intellectuelles. "À cet âge, entre 0 et 3 ans, il est difficile d'établir un diagnostic. Nous observons simplement les symptômes." La Maison des Poupies est avant tout un lieu de vie et non un lieu de soin. "L'objec-

tif est d'offrir à l'enfant une alternative à l'hôpital, mais aussi d'aider les mamans à ne pas s'arrêter de travailler et d'aider celles qui ne travaillent pas à souffler un peu, sans pour autant tomber dans l'assistanat." Car le but est aussi de rendre l'enfant autonome grâce notamment au contact avec les enfants valides. "Les enfants, précise Michèle, n'ont pas d'a priori ou de rejet. Ils ont du bon sens. Ils protègent les plus faibles, mais ils jouent aussi avec eux." Avant de refermer la porte de la Maison des Poupies, Michèle lance un appel aux généreux donateurs. "Nous sommes, à la recherche d'un terrain de 1000 m² pour ouvrir un jardin d'enfants pour les 3-6 ans."

Contact : La Maison des Poupies, 38, rue Octave-Feuillet. Tél. 02 51 82 37 93. La crèche accueille les enfants du lundi au vendredi, de 7 h 30 à 19 h.



Un coup de pouce en cas de bourdon

Depuis avril 2003, l'Ancre, Point écoute jeunes pour les 16-25 ans et Point écoute parents, a changé de port d'attache. L'association a quitté le quartier Graslin pour s'amarrer derrière le musée des Beaux-Arts, rue Dugast-Matifeux. "Le quartier est davantage fréquenté par les jeunes, il est près de la gare, proche d'un lycée, de la caserne et d'une nouvelle annexe de l'école des Beaux-Arts, explique Corinne Lescarret, directrice de l'Ancre (service de l'association nantaise des Foyers de jeunes travailleurs), créé* en 1997 pour répondre au mal-être des jeunes qui ne s'adressaient pas à des services classiques. À l'Ancre, ils bénéficient sans rendez-vous, d'une écoute et d'un soutien psychologique dans le respect de l'anonymat et de la confidentialité.

Mal-être, échec scolaire, conflits familiaux, fugues, violences subies ou agies, prise de risques, sexualité, toxico-dépendance, délinquance, errances... sont les sujets le plus souvent évoqués. "Nous offrons un coup de pouce en cas de bourdon, nous aidons à mettre à plat les problèmes pour mieux repartir, à restaurer l'image de l'adulte", explique Patricia Riffard, l'un des trois travailleurs sociaux de l'association. L'Ancre propose également des entretiens familiaux afin de restaurer le dialogue.

**Créé par l'État avec le soutien de la Ville de Nantes et du Conseil général.*

L'Ancre, 3, rue Dugast-Matifeux, 44 000 Nantes. Tél. 02 40 14 54 44. e-mail : ancre.anfjt@wanadoo.fr.

Rénovation des Agenêts

Construit en 1967, le gymnase des Agenêts va bénéficier d'un programme de rénovation et d'agrandissement engagé par la Ville. Le projet prévoit la construction d'une extension pour abriter une tribune pouvant accueillir plus de deux cent cinquante personnes. À l'arrière de celle-ci, sera aménagé un espace de convivialité dédié au club de la Saint-Rogatien, qui évolue



aujourd'hui au plus haut niveau régional. L'ensemble sera complété par une salle de musculation, un local matériel et un local administratif. La partie ancienne de l'équipement sera rénovée avec ravalement de façade, réfection de la toiture, des vestiaires, remplacement du sol sportif, rénovation du chauffage, peinture des locaux. Les travaux devraient démarrer en avril pour une durée de dix mois. Coût de l'opération : 1 125 000 euros.

Comité consultatif de quartier

La séance plénière du comité consultatif du quartier Malakoff/Saint-Donatien aura lieu le jeudi 4 mars à 20 h à la Manufacture, boulevard de Stalingrad. Elle sera présidée par Jean-Marc Ayrault. À ses côtés seront présents Catherine Touchefeu, adjointe au maire en charge de la démocratie locale, ainsi que Michèle Meunier, Marie-Françoise Clergeau, Michelle Frangeul, Delphine Boufénie, Elhadi Azzi. Cette séance plénière est ouverte à tous les habitants et les représentants associatifs ou institutionnels du quartier.

T-DONATIEN

Six cents habitants immortalisés sur cédérom

Pour transformer un centre socioculturel en jardin d'hiver, il faut quelques plantes, des idées et de la bonne volonté. Quand le tour est joué, inviter les voisins de tous âges. Les faire entrer par groupes et les amener, au fil d'une mise en scène, à tremper le bout d'un doigt ou toute la main dans une assiette pleine de peinture puis à se faire sur le visage, sans miroir, une petite empreinte ou une grande, comme on veut. Entraîner tout le groupe dans la pièce d'à côté et le faire danser, accompagné d'un clown musicien. Parfois, en arrêter un, le temps d'une photo prise par un pro.

Ils sont plus de six cents à s'être prêtés à ce jeu proposé à Malakoff par la compagnie Bafodi, pendant deux semaines en décembre dernier. Les professionnels du quartier déguisés en jardiniers, le service des espaces verts de la Ville, l'Accoord et surtout les habitants ont relevé le défi poétique lancé par les artistes. Il s'agissait aussi d'accompagner la métamorphose en cours du quartier, en dédramatisant, en parlant, en collectant des traces. "Si tout le monde s'y met, ce n'est pas si compliqué que ça de créer de jolis lieux et de jolis moments",



explique Gaétan Bourdin, de la compagnie Bafodi. Le cédérom qui réunit tous les portraits mis en scène sort le 18 février et sera distribué dans les écoles et auprès des institutions et associations du quartier. Et déjà on parle d'un projet de "jardin de printemps".

Parallèlement, la troupe prépare chaque mercredi, avec les enfants du quartier, un spectacle de théâtre qui sera répété au cours de séjours en Bretagne pendant les vacances de février et Pâques, avant de partir en tournée d'été.

Cueilleuse de morceaux de vie

"Tout le monde a une vie extraordinaire." Partant de ce principe, Béatrice Blouet a décidé de se lancer dans le recueil de morceaux de vie, après cinq ans dans la formation et la communication. "Annick a soixante dix-sept ans, elle est la dernière de sa fratrie et n'a pas d'enfants. Elle m'a confié des épisodes de son enfance pendant la guerre, avec parfois beaucoup d'émotion. Je trouve important de tout capter, la façon de s'exprimer, les hésitations, de



manière à laisser une trace fidèle de la personne..." Une trace que Béatrice restitue, texte écrit et informatisé, enregistrement sonore et photos numérisées. "La personne me confie des photos parfois anciennes, précieuses. La numérisation lui permet de les transmettre plus facilement à la famille." Après Annick, Béatrice s'intéresse à une entreprise familiale guérandaise, qui souhaite conserver une trace écrite de son histoire, à travers les témoignages des différentes générations. "Les personnes âgées chez elles ou en maison de retraite, les associations, les entreprises, ma cible est large." La cueilleuse d'histoires commence à peine sa récolte de souvenirs. Mais ne regrette en rien sa reconversion. **Contact : 02 40 37 97 28.**



Douze femmes et des coussins

On connaît l'association Atao pour ses chantiers d'insertion professionnelle répartis sur l'agglomération nantaise. Chaque année, ils permettent à une centaine de personnes de reprendre le chemin de l'emploi. Mais, on connaît moins ses ateliers de dynamisation dont le dernier en date, créé au printemps 2003, s'adresse à une douzaine de femmes domiciliées dans le quartier Nord de Nantes, la plupart bénéficiaires du RMI. Elles sont accueillies au sein des locaux du chantier d'insertion de rénovation de sièges anciens et contemporains. Celui-ci emploie également une majorité de femmes du quartier. Catherine Mainson, responsable du chantier siège et Odile Brousse, animatrice de l'atelier de dynamisation, apportent, en plus de leur soutien et de leur écoute, leur savoir faire en matière de restauration de sièges, de couture d'ameublement ou encore de

création d'objets décoratifs. "Autant d'activités, explique Catherine, qui permettent de reprendre confiance en soi, de sortir de son cocon, de mieux connaître la ville et son quartier." Quatre après-midi par semaine, pour une durée minimum de trois mois - il s'agit d'un contrat moral - les participantes vont rencontrer d'autres associations de quartier, visiter des chantiers d'insertion ou des lieux culturels comme le Lieu Unique. "En ce moment, précise Catherine, elles réalisent des coussins pour la halte-garderie du quartier et des chaises en forme de fruits et légumes qui sont bien sûr prétexte à s'intéresser par exemple aux questions touchant à l'alimentation".

ATAO, 28, rue du Capitaine-Hervouet, 44300 Nantes. Tél. 02 51 83 03 26. e-mail : atao.atao@worldonline.fr. Tramway : arrêt Santos-Dumont.

Bout-des-Pavés : opération propreté

Quinze jours pour nettoyer le quartier de fond en comble, c'est l'opération propreté menée en décembre dans le quartier Bout-des-Pavés (Nantes Nord) par la Communauté urbaine, en partenariat avec Nantes Habitat et les services de la Ville. 44 m³ de feuilles mortes déblayées, 105 m³ d'encombrants évacués, des trottoirs sablés, des panneaux remplacés, des marquages au sol refaits, des épaves de voitures débarrassées. Sans compter l'assainissement des égouts,



l'amélioration de l'éclairage public, le remplacement et la réparation de corbeilles et divers travaux de voirie... une initiative saluée par des habitants "agréablement surpris". Et qui devrait être étendue à d'autres quartiers, avec comme objectif une concertation préalable des riverains plus poussée.

→ BREIL / BARBERIE

Les espaces publics réaménagés

Démarré en 2002, le projet urbain du Breil voit s'achever une nouvelle tranche de travaux. Après l'ouverture récente du nouveau centre commercial, la phase en cours concerne les espaces publics situés derrière l'ancienne supérette et au pied de l'immeuble de la rue Jules-Noël. Le parking de l'ancien centre commercial sera traversé par un mail piétonnier qui rejoindra le futur prolongement de la rue Feyder et le cheminement reliant les écoles à la Chézine. Devant l'immeuble de la rue Jules-Noël, les véhicules ne peuvent plus circuler et les stationnements le long de la voie sont remplacés par un petit parking plus particulièrement destiné à l'usage des résidents. À côté, une aire de jeux pour les enfants sera aménagée. Celle-ci sera complétée par un autre espace de jeu dédié aux tout-petits sur l'arrière du bâtiment. L'ensemble est agrémenté d'arbres - chênes, cèdres, prunus - de bancs et d'un nouvel éclairage. Entre juin et novembre 2004, l'ancienne supérette sera démolie, ainsi que la première cage d'escalier de l'immeuble contigu, au 49, rue du Breil, de manière à pouvoir prolonger la rue Feyder jusqu'au



allée piétonne de la rue Feyder vers le square Jules Noël

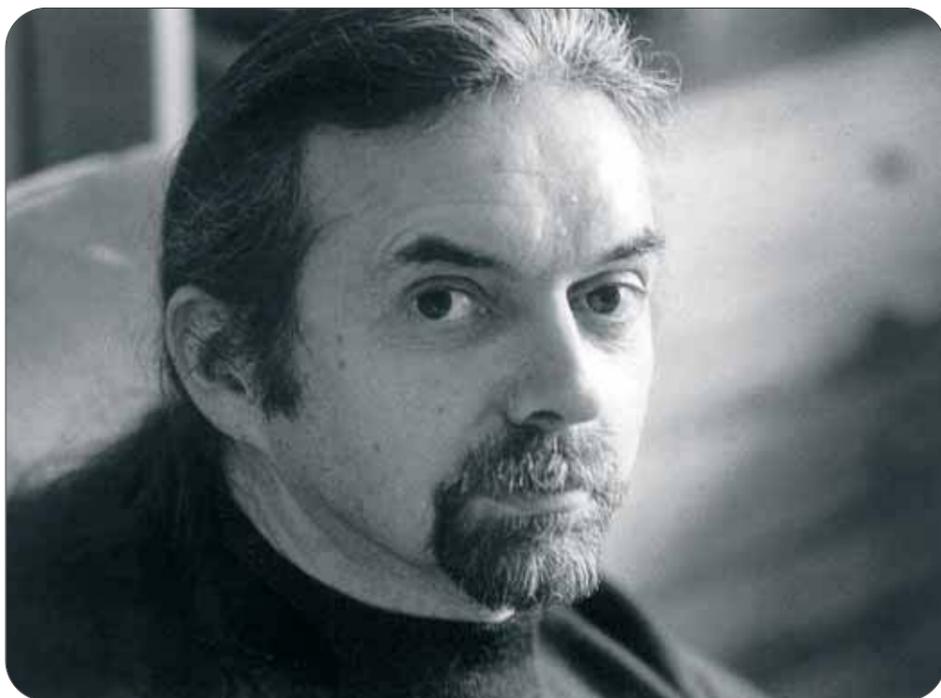
nouveau centre commercial et le boulevard Pierre-de-Coubertin. En ce qui concerne la partie conservée de l'ancien centre commercial (le bâtiment long), elle sera réhabilitée en attendant de voir déterminer son affectation.

Un mail piétonnier traversera le parking de l'ancien centre commercial pour rejoindre le futur prolongement de la rue Feyder.

La Laëtita s'agrandit

Créé au milieu du XIX^e, le centre sportif de la Laëtita manque de place pour continuer de développer les vingt-deux disciplines que compte l'association sportive et culturelle de Sainte-Thérèse et accueillir de nouveaux adhérents. C'est pourquoi la Laëtita projette en 2004 d'agrandir la salle "éveil de l'enfant" et de construire une nouvelle salle de musculation ainsi que divers locaux (accueil, bureaux...). Dans le cadre de cette extension, la Ville subventionnera les travaux à hauteur de 138 000 euros, soit 63% du coût global de l'opération qui devrait être achevée à l'automne 2004.





Jacques-François Piquet, écrivain né à la Pilotière

La Pilotière, rue de Thann. C'est là que l'écrivain Jacques-François Piquet, qui vit aujourd'hui en région parisienne, a grandi, "dans ce quartier périphérique coincé entre usine et jardins maraîchers, rencogné entre rails et nationale !" Aujourd'hui, l'homme de cinquante ans a plusieurs romans, nouvelles et pièces de théâtre à son actif dont *Noms de Nantes*, une autobiographie, récemment publiée par Joca Seria, qui a fait grincer quelques dents par défaut de nostalgie bon teint. L'auteur y fustige "les commères qui caquettent" et autres "langues bifides"... "Je dresse un constat, c'est tout. J'ai longtemps cru que je détestais ma ville natale. Or, c'était mon enfance et mon adolescence que je détestais." *Noms de Nantes* se lit comme une cartographie intime de l'écrivain, mais

aussi comme une mémoire collective de lieux disparus tels l'usine métallurgique des Batignolles ou le Bateau-lavoir. Dans les années 60, le Pin-Sec qui jouxte la Pilotière, accueille les rapatriés d'Algérie. "Les HLM métastatiques du Pin-Sec gagnaient champs et terrains maraîchers", écrit alors Jacques-François. "À mon époque, le quartier était plein de gosses. Aujourd'hui, dans les deux ou trois rues que je fréquentais, il n'y a plus que des personnes âgées." *Noms de Nantes* est une suite de fragments qui se lisent dans un souffle et nous précipitent gare d'Orléans où le jeune soldat quitte sa ville natale avec "une seule certitude. Tu reviendrais à Nantes, mais pas de sitôt !"

***Noms de Nantes*, 2002, Éditions Joca Seria, 89 pages, 10 €. www.jfpiquet.com.**

Local pour associations

Depuis le début de l'année, un collectif de six associations a élu domicile au centre commercial de la Bottière : la CLSF, Vie libre, l'association Fête Bottière/Pin-Sec, ACFI 44, le Forum des amis et Aimes. Aucune de ces associations ne disposait jusqu'alors de locaux sur le quartier de la Bottière. Pour les loger, la Ville s'est engagée à louer cet espace auprès de Nantes Habitat. Ici, les associations souhaitent non seulement tenir leurs permanences et leurs réunions mais espèrent également faire de ces locaux un espace où les habitants puissent se retrouver autour d'un café pour discuter... du quartier, du cadre de vie. Pour se faire, trois après-midi par semaine, le lieu sera ouvert aux habitants, de 15 h à 18 h, le lundi, le mercredi et le samedi.



Un Atelier de baby judo



Dominique Rennou, présidente du Judo Atlantic Club

Mercredi ordinaire au Judo Atlantic Club. Sur les tatamis du Dojo du Croissant, des dizaines de gamins travaillent sous l'autorité souriante mais ferme de Philippe Ménard. Il s'agit pour l'heure d'enfants de neuf ans, mais déjà ceux de dix et onze se préparent. Les plus âgés et

les adultes viendront plus tard. Tout est orchestré au millimètre selon les principes fondateurs de la discipline : "La politesse, le contrôle de soi, le respect des règles et des autres, qui n'excluent pas le courage et l'envie de se surpasser", explique Dominique Rennou, présidente du JAC. Depuis 1979, ce club allie initiation, entraînement

et compétition, tout en cultivant la convivialité et la volonté de rassembler : "Chaque année, et ce sera le cas en 2004, nous organisons de nombreuses manifestations destinées à faire se rencontrer les licenciés." Pour répondre à la demande de ses membres, le Judo Atlantic Club a également créé en septembre un atelier baby judo (pour les 5 ans !), réactivé sa section jiu jitsu, et ouvert une activité Taï So : "Il s'agit de techniques d'échauffement et d'étirements essentiellement destinées aux adultes qui peuvent ainsi côtoyer leurs enfants dans leur activité." Enfin, club de quartier, soucieux de solidarité, le JAC met tout en œuvre pour permettre aux personnes en difficulté de pouvoir pratiquer la discipline de leur choix.

Contact : Judo Atlantic Club : 02 40 74 04 20 ou Complexe Sportif du Croissant.

Changement de décor aux Jardins des Chaupières

Tout au long de l'année 2003, les rencontres se sont succédées avec la Ville, les jardiniers et les riverains de la rue des Chaupières pour que les jardins familiaux du même nom retrouvent leur caractère champêtre.

"Les riverains avaient en effet réagi au développement anarchique des cabanes auxquelles les jardiniers avaient adjoint au fil des ans des extensions", explique Marie-France Ringiard du service espaces verts de la Ville.

"Nous avons donc défini ensemble une configuration de base maintenant sur chaque parcelle la cabane d'origine qui sera agrandie par un auvent de 5 m² fermé sur deux côtés." Celui-ci permettra de répondre aux exigences nouvelles des jardiniers qui ne fréquentent plus le jardin pour seulement cultiver un potager. Aujourd'hui, on y vient en famille pour profiter du grand air, dès les premiers beaux jours. Les opérations de démolition des extensions sont d'ores et déjà engagées et les premiers auvents montés. Tout devrait être terminé au printemps.



Les jeunes du Clos-Toreau chantent leur quartier

Le club des jeunes du Clos-Toreau a lancé une jolie idée baptisée : "Viens parler de ton quartier". Il s'agit d'instaurer un échange avec d'autres jeunes des quatre coins de France, chacun apportant "quelque chose qui représente ce qu'ils sont et ce qu'ils vivent". Au Clos-Toreau, ils sont une dizaine à participer à l'opération et ont choisi de réaliser un clip. Auparavant, Guy, Jamila, Rami, Foued, Ingrid, Fatma, Stéphane, Cyrielle et Mohamed ont suivi des ateliers d'écriture de textes de chansons et ont travaillé la musique avec l'aide de l'association Kontradixion. Le tournage est en cours, le clip doit être terminé pour les rencontres prévues à Pâques avec, pour l'instant, des jeunes de Paris et Grenoble. D'ores et déjà, Catherine et Laurent, animateurs du centre, constatent que le projet a transformé les relations entre garçons et filles, a changé leur comportement dans les autres activités : "Nous voulions qu'ils fassent vraiment un travail en commun, pas chacun sa chanson, ce qui les a amenés à faire mieux connaissance et à constituer, depuis le mois de septembre, un groupe soudé. Ce projet a permis à certains de trouver leur compte ici alors qu'ils ne fréquentaient



pas le club jusqu'alors, pour diverses raisons."

**Contact : centre socioculturel du Clos-Toreau.
Tél. 02 40 34 19 27.**

Une dizaine de jeunes participe à l'opération "Viens parler de ton quartier" dans le cadre de laquelle ils réalisent un clip.

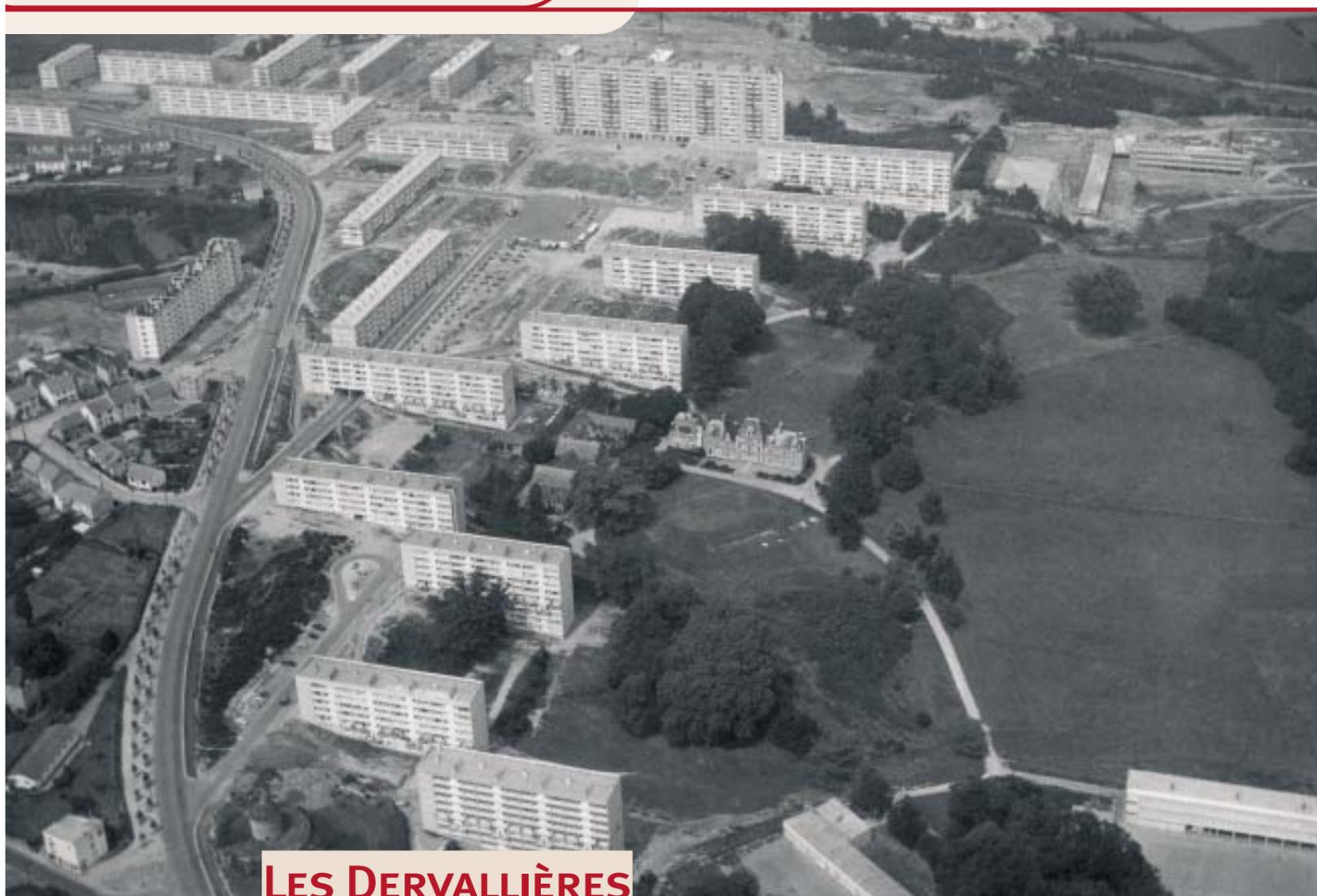


Se réappropriier des lieux hostiles

"Choisissez un lieu dans la ville qui vous semble hostile, photographiez-le et mettez-le en scène." C'est à partir de cette proposition artistique originale que le photographe et plasticien Arnaud Théval a engagé, en septembre et juin 2002, un atelier artistique avec huit patients du centre d'accueil thérapeutique à temps partiel de l'hôpital Saint-Jacques, créé et dirigé par Rachel Bocher. Le résultat de ce travail baptisé Hostiles, soutenu par la Ville de Nantes, est aujourd'hui édité par Joca Séria sous la forme d'un livret où l'on découvre les mises en scène imaginées par les participants qui se sont réappropriés des lieux "hostiles" de la ville en les chargeant de poésie. "Ce qui soigne, c'est la relation qui se noue au

sein d'un groupe à travers les pratiques artistiques et culturelles où le sujet retrouve le libre jeu de la créativité" explique Rachel Bocher qui affirme haut et fort : "l'art fait du bien". Un projet comme celui-ci permet de renforcer l'autonomie des patients, de les valoriser, de favoriser les rencontres et bien sûr de changer le regard sur la ville en explorant un espace urbain souvent effrayant au premier coup d'œil.

Hostiles, éditions Joca Séria, 10 p., 10 euros, diff. Les belles lettres.



LES DERVALLIÈRES

Les Dervallières, histoire d'

À partir de 1956, la construction de la cité des Dervallières répond à une urgence : construire vite pour loger des centaines de familles, sinistrées ou mal logées. Ce chantier, gigantesque pour l'époque, préfigure déjà les futures ZUP du milieu des années 60. Peuplée d'ouvriers, de rapatriés... la cité vit d'abord comme un grand village...

1943 • À Nantes, les bombardements détruisent la majeure partie du centre-ville. Avec le retour des sinistrés et des réfugiés, les besoins en logement sont énormes. Dès 1947, on évoque l'achat du terrain des Dervallières pour y édifier des logements. Ce site exceptionnel, ouvert sur la vallée de la

Chézine, est alors propriété du comte de la Brosse (*voir encadré*). Il paraît idéal pour répondre à l'urgence : construire vite !

En 1950, le projet des Dervallières devient un grand projet d'intérêt national et en 1951, il se voit qualifier de "chantier d'expérience". Le projet en effet, est tout à fait nouveau : par son échelle, il dépasse tout ce que l'on a fait jusqu'alors, avec la construction de 2 500 logements. Il prévoit, dès le départ, d'intégrer équipements publics et commerciaux au cœur du quartier. Il s'agit en somme, de construire une ville dans la ville...

"La vétusté du parc de logements, le surpeuplement dans de vieux appartements, l'exode rural qui accompagne le redressement industriel d'après-guerre fondent les arguments d'une politique du logement social produit en quantité selon des

méthodes industrialisées.”* Sous la direction de l’architecte Marcel Fauvraud (futur architecte de Bellevue), la construction des Dervallières préfigure ce que seront, quelques années plus tard, les futures Zones à Urbaniser en Priorité (ZUP).

Un parcours long et difficile. Dès 1952, l’Office Public d’Habitations à Bon Marché (HBM) lance les procédures d’expropriation, la consultation d’architectes, l’étude des financements, etc. Il faudra attendre 1956 pour voir le démarrage des travaux avec la construction d’une première tranche de 1 200 logements. Au total, ce seront 2 650 logements qui, en 1965, formeront la cité des Dervallières : grandes barres autonomes au couloir traversant, pavillons accueillant les familles nombreuses. Mais, si le cadre de verdure est exceptionnel, la disposition des immeubles en revanche, enferme la cité sur elle-même et l’isole physiquement du reste de la ville. En décembre 63, Denise et Jean Joret arrivent dans la cité : “C’était le bonheur ! Nous habitons un deux pièces rue Talensac, sans

Loïc Amisse, enfant du quartier

Jean et Denise Joret se souviennent bien de Loïc Amisse, actuel entraîneur de l’équipe de foot nantaise. “Il habitait les bâtiments B... Il a commencé le foot à cinq ans, à l’amicale laïque des Dervallières. Ils se retrouvaient souvent entre copains pour jouer au foot, entre le B2 et le B3, sous le grand arbre. Ils poussaient alors leur cri de ralliement : “Tous au grand arbre !”



En décembre 1963, Denise et Jean Joret arrivent aux Dervallières : “C’était le bonheur ! Nous avons eu la sensation d’un confort total.”

confort. Nous avons attendu notre appartement quatre ans : c’était la crise du logement, on démolissait les taudis, les rapatriés arrivaient d’Algérie, il y avait encore les restes des bombardements... Quand nous sommes arrivés, nous avons eu la sensation d’un confort total, c’était tout neuf, il y avait une salle de bains, une cuisine indépendante, des toilettes dans le logement...” Mado et Jo Aoustin, installés en juillet 63, ont vécu la même attente : “Au bout de quatre ans d’attente, les Dervallières, c’était le grand luxe : de l’espace, du chauffage, du plancher sur les sols, une vraie salle de bains...” La cité alors, est encore en chantier. Les immeubles sortent de terre, l’école est construite, les commerces ouvrent les uns

après les autres, sur la place centrale ou en rez-de-chaussée des bâtiments B : “Il y avait un Famiprix, une charcuterie, un fleuriste, une boulangerie, un tabac, une poissonnerie, une mercerie... Tout ce qui fallait ! C’était très vivant, les gens se retrouvaient comme dans un village” explique Denise Joret. Mado Aoustin elle, se souvient des commerçants ambulants : “Pour le pain, la viande ou le fromage, on se retrouvait en bas des immeubles, j’entends encore l’accent chantant des rapatriés : on en a passé de bons moments ! En fait aux Dervallières, on ne pouvait pas ne pas se rencontrer : à l’école, dans les commerces ou dans l’escalier...”

Dans la cité, un événement rassemble tous les habitants : la kermesse. Organisée par l’amicale laïque jusque dans les années 70, “elle drainait un monde fou, bien au-delà des limites du quartier. On y venait des quartiers voisins, voire de la campagne proche. Pensez ! C’était la plus importante après celle de Procé” se souvient Denise Joret.

Une cité populaire. Les Dervallières sont une cité populaire où se côtoient une population ouvrière vivant des chantiers navals ou des entreprises industrielles, des rapatriés d’Algérie, et des fonctionnaires. Jean Joret, traceur de coque aux Chantiers, raconte : “La solidarité est une valeur traditionnelle forte dans le monde ouvrier, comme chez les rapatriés. Il y a eu création de liens très rapidement, et c’est ➔

“Nous avons créé la CSF en 1964 pour faire avancer la vie du quartier.” Mado et Jo Aoustin habitent toujours les Dervallières et continuent de militer pour leur quartier.

une cité populaire





En 1956, le chantier des Dervallières, grand projet d'intérêt national, est engagé. Une première tranche de mille deux cents logements, sur les deux mille six cent cinquante prévus, est construite.

investissent une ancienne ferme, le Ranch, de l'autre côté du chemin du Massacre pour organiser leurs loisirs de façon "collective et autogérée". Il faudra attendre 1967 pour que s'ouvre la première "maison des jeunes" des Dervallières.

Le chômage a tout cassé. "Les solidarités naturelles de la cité sont restées jusque dans les années 75-80. Après, le chômage a tout cassé. Avec lui, a commencé la paupérisation des Dervallières." Les familles Joret et Aoustin soulignent le départ progressif des classes moyennes et la présence importante de familles "assignées à résidence", monoparentales ou issues de l'immigration ; ils signalent la dégradation des bâtiments et de l'environnement, ignorés pendant vingt ans, ainsi que l'enclavement de la cité ; ils rappellent l'augmentation progressive de la délinquance...

Eux, ont choisi de rester, et de continuer à se battre au sein de leurs associations (CSF et CLCV) pour que les Dervallières vivent mieux. "La première restructuration du quartier en 1990 a été importante pour la cité. Aujourd'hui, les projets continuent et c'est bien" concluent-ils.

EMMANUELLE MORIN

* "Voyage au bout de la ville", Michel Pinson, 1989.

Sources : *Équipe de quartier, Archives municipales. "La construction d'un patrimoine, de l'Office Public d'HBM à Nantes Habitat, 1913-1993", MP Halgand, E. Pasquier, 1993.*

sur cette solidarité que s'est construit un vrai tissu associatif dans le quartier." Témoignage, mai 1968. Une grande partie des habitants est en grève. Le salaire ne rentre pas, il faut pourtant continuer à vivre : "Nous organisons des distributions quotidiennes de nourriture à la maison des jeunes et de la culture du quartier. Nous avions les produits invendus du MIN, ainsi que des légumes apportés par les Paysans Travailleurs de Couëron. La grève a bien duré deux mois : les distributions, elles, ont continué plus longtemps auprès des habitants en difficulté" raconte Jean Joret. Très vite, la vie associative se développe. Dans cette cité encore jeune, il existe peu

d'équipements de quartier et, comme partout, "il y a des choses qui ne vont pas. Nous avons créé la CSF (confédération syndicale des familles) en 1964 pour faire avancer la vie du quartier" rappelle Mado Aoustin. "Mais nous n'avions pas de locaux associatifs. La vie associative était peu reconnue, nous squattions le château pour nous retrouver... De même, il n'existait rien pour les enfants : ni crèche, ni halte-garderie, ni centre de loisirs. Nous avons organisé des activités entre nous, dans le château. Nous avons retapé trois pièces et chacun notre tour, propositions aux enfants du quartier des activités chaque jeudi." Les jeunes du quartier eux,

Un château au cœur du parc

Avant le XV^e siècle, le domaine des Dervallières appartenait aux seigneurs de la baronnie de Derval. François de Laval hérite de la propriété, avant de la léguer à Françoise de Dinan, comtesse de Laval. Cette branche des Laval avait un hôtel dans le centre de Nantes (l'actuelle mairie) et une maison de campagne, les Dervallières, s'étendant de la Contrie à la Garotterie et à Carcouët.

De nombreux propriétaires se succèdent à la tête du domaine tout au long des XV^e, XVI^e et XVII^e siècles. Au XVIII^e siècle, la propriété passe aux mains des Stapleton, riches

armateurs irlandais, déjà propriétaires de plantations à Saint-Domingue. Au XIX^e siècle, les familles de La Rochefoucault, puis Guillet de la Brosse acquièrent les Dervallières. Celle-ci fait construire un château "aux tuffeaux ornés d'armoiries nombreuses" au cœur du parc. En 1950, le domaine devient propriété de la Ville de Nantes. Jean Joret se souvient : "Nous avons souvent demandé la réhabilitation du château : nous voulions y créer un foyer pour les anciens, des salles de réunion pour les habitants, une salle pour les fêtes familiales. Il a été détruit en 1987 : on ne nous a pas demandé notre avis."





CHAMP-DE-MARS

Quand le Champ-de-Mars était le ventre de Nantes

De 1938 à 1988, grouillant d'activités depuis l'ouverture du marché à l'aube et en sous-sol jusqu'à la fin de concerts ou réunions le soir au premier étage, le Palais du Champ-de-Mars a irradié de vie tout son voisinage et bien au-delà : le cœur de la ville aura battu à son rythme pendant un demi-siècle.

Au milieu du XIX^e siècle, le quartier du Champ-de-Mars est déjà un quartier peuplé, essentiellement par des artisans et ouvriers à domicile, souvent misérables. Mais c'est pendant la deuxième moitié du siècle que la partie orientale de l'île Gloriette connaît un essor considérable, grâce au développement industriel. Les usines fleurissent, notamment celle de l'entreprise Lefèvre-Utile, à partir de 1882. En 1903, le Grand Marché aux légumes, qui se tenait auparavant place de la Duchesse Anne, est transféré sur le Champ-de-Mars, dans un bâti-

ment de bois qui se remplit chaque matin dès l'aube de maraîchers et négociants en fruits exotiques qui approvisionnent les détaillants nantais en primeurs. Le marché est aussi fréquenté par des particuliers attirés par les prix intéressants. Autour poussent des entrepôts de marchandises en gros et des mûrisseries de bananes.

En 1924, Messieurs Bodin et Doceul organisent au Champ-de-Mars une exposition nationale qui réunit de nombreux pavillons et animations. Dans la foulée, ou presque, la première Foire de Nantes est inaugurée en avril 1927. Elle deviendra un événement

HISTOIRES DE QUARTIERS

→ régulier au succès toujours croissant. En 1935, l'aménagement du Champ-de-Mars figure au programme de la municipalité qui s'installe. Un édifice imposant, "en dur", groupera le marché en gros aux légumes et la poissonnerie municipale : la bâtisse sera un immense vaisseau de 150 mètres de long sur 40 mètres de large et 20 mètres de hauteur, au sol entièrement revêtu de parquet. L'aménagement nécessite la suppression d'un terrain de sport utilisé par le SNUC, remplacé par un stade construit quai Malakoff.

La plus grande salle de France.

Réservé d'emblée, deux mois par an à la grande manifestation commerciale nantaise, le premier étage du Palais du Champ-de-Mars sera mis le reste de l'année à disposition des groupes désireux d'y organiser expositions, spectacles ou congrès. Cette salle, la plus grande de France à l'époque, pourra accueillir 6 000 auditeurs assis ou 10 000 debout. Attribuée à l'entreprise Limouzin, sa construction représente une prouesse technique : il s'agit d'édifier sur un terrain d'alluvions et de remblais un bâtiment de béton armé, reposant sur 225 pieux de 25 à 30 mètres en béton armé moulés d'avance. 3 700 tonnes de ciment, 6 700 m³ de béton, 850 tonnes d'acier, 2 000 m² de baies vitrées, 90 000 journées d'ouvriers. L'achèvement du chantier est prévu pour le 31 décembre 1937. Le Palais sera inauguré le 14 septembre 1938 à l'occasion du 9^e congrès international du dahlia.

C'est le début d'une longue carrière pendant laquelle le palais du Champ-de-Mars sera un haut lieu de la vie nantaise, utilisé dans toutes les grandes occasions. Ainsi, le 30 juin 1939, on y effectue le tirage de la Loterie nationale, en 1948, on y donne le



"À quatre heures du matin, dès que la cloche sonnait, les commerçants qui attendaient impatiemment l'ouverture des portes, se précipitaient pour passer leurs commandes".

départ de l'étape du Tour de France qui verra Louison Bobet revêtir son premier maillot jaune... La salle des fêtes accueille toutes les grandes tournées musicales, mais aussi des congrès et, en périodes électorales, de mémorables meetings politiques, sans oublier le théâtre de marionnettes où plusieurs générations de petits Nantais ont applaudi les créations de la famille Créteur.

Aller au marché, "c'était la fête..."

Surtout, jusqu'en 1969 et la création du Marché d'Intérêt national (MIN) derrière la gare de l'État, le marché aux primeurs est

la grande animation du quartier. Chaque nuit, les producteurs affluent des environs, d'abord en charrettes à cheval, jusqu'à la fin des années cinquante, puis en camions, venus de toute la France pour vendre ou acheter : "Les Bretons descendent avec des artichauts et remontent avec des tomates et des agrumes. Les voitures se garent à l'emplacement actuel de la Cité des congrès", se souvient Marie dans *Magdeleine*, le journal de l'association de quartier. Chantal, elle, en garde de magiques souvenirs d'enfance : "Mes parents maraîchers à Saint-Herblain allaient deux fois par semaine aux Halles vendre leur production, les grands jours de marché, c'est-à-dire les mardis et vendredis. Parfois aussi les "petits jours", quand ils n'avaient pas tout vendu. Pendant les vacances d'été, nous pouvions inviter nos cousines ou amies à dormir la veille au soir à la maison et à nous accompagner aux halles. C'était la fête. Il y a quarante ans, c'était très inhabituel de dormir ailleurs que chez soi. À 2 h 15 du matin, le réveil sonnait pour tout le monde. Un chocolat chaud avec pain-beurre et hop, c'était le départ dans le camion, prêt depuis la veille au soir. Nous avions parfois aidé à charger les cageots de laitues, carottes, poireaux, concombres, melons, fraises, parfois des fleurs en saison. Aux halles, nous aidions nos parents à installer leur espace de vente, très délimité et réglementé en surface. Un contrôleur passait vérifier et faire payer la place.

En 1903, le grand Marché aux légumes est transféré au Champ-de-Mars, dans un bâtiment en bois qui se remplit chaque matin de maraîchers et négociants en fruits exotiques.





Le marché en gros aux légumes et la poissonnerie municipale seront groupés dans un immense vaisseau de 150 mètres de long : le Palais du Champ-de-Mars, inauguré le 14 septembre 1938.

La nôtre devait faire 2 m². Nous avions une demi-heure pour nous installer puis, à quatre heures du matin pile, dès que la cloche sonnait, les commerçants qui attendaient impatiemment l'ouverture des portes se précipitaient pour passer leurs commandes : une vraie ruée. Il fallait tout noter et enregistrer le plus vite possible. Ensuite, nous devions aller livrer la marchandise au véhicule du client qui nous avait laissé son numéro d'immatriculation. Autour des Halles, les espaces pour producteurs et épiciers étaient finement organisés avec des allées, des lettres, des numéros de places. Quand nous, enfants et ados, faisons les livraisons dans la nuit, nous avons peur des ombres, des chiens, des hommes qui s'amusaient à tester notre cran. Nos parents ne nous laissaient pas livrer seul(e), nous étions au moins deux ou trois ensemble. Je garde un beau souvenir des couleurs des légumes et fruits, ainsi que des odeurs très variées selon les secteurs."

De la chaleur... malgré les courants d'air. L'usine LU, juste à côté, participe aussi de l'ambiance olfactive, "selon les jours et l'orientation des vents. On se régalaient de Paille-d'or cassées et autres biscuits invendables. Nos voisins dockers nous ramenaient souvent des régimes de bananes, mes parents distribuaient les légumes invendables, mes oncles donnaient du lait, on pratiquait l'échange." Malgré les innombrables courants d'air de la halle ouverte à tous vents, l'atmosphère est chaleureuse. Après le marché, vers six/sept heures, les familles de maraîchers et épiciers remplissent les cafés alentour,



La poissonnerie du Champ-de-Mars.

notamment le célèbre *Café du marché*, chez Monsieur Pierre, à l'angle de la rue Jemmapes : "On y dégustait un chocolat chaud avec un petit pain de seigle au raisin. L'ambiance était très chaleureuse, chacun causait de ses affaires, des prix, des événements... Les lendemains étaient parfois plus difficiles, fatigués que nous étions. Nos parents nous rappellent notre mauvaise humeur au réveil..." Marie évoque, elle, les multiples petits commerces qui travaillaient beaucoup les jours de marché : cafés, coiffeur, pharmacie, boulangerie, etc."

Le déménagement du marché en 1969 marque pour le quartier et la ville la fin d'une époque. Peu après, l'ouverture du Parc de la Beaujoire signifie le départ de la Foire internationale, trop à l'étroit dans ses anciens locaux. Le Palais survit quelques années et sera démoli en 1988. Une page colorée de l'histoire nantaise est tournée.

PASCAL WESTER

Credit photo : Archives municipales et l'association Magdeleine 3, rue Fouré. Tél. 02 40 35 15 85.